

## Cahiers de géographie du Québec

**The Editors of *life* and RAND McNALLY. *Life Pictorial Atlas of the World*. Time Incorporated, New-York, 1961, 600 pages, illustrations, index, une carte hors-texte.**

Louis-Edmond Hamelin

---

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

Volume 6, numéro 11, 1961

URI : [id.erudit.org/iderudit/020357ar](https://id.erudit.org/iderudit/020357ar)

<https://doi.org/10.7202/020357ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN 0007-9766 (imprimé)  
1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Hamelin, L. (1961). The Editors of *life* and RAND McNALLY. *Life Pictorial Atlas of the World*. Time Incorporated, New-York, 1961, 600 pages, illustrations, index, une carte hors-texte.. *Cahiers de géographie du Québec*, 6(11), 127–128. <https://doi.org/10.7202/020357ar>

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1961

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

L'auteur écrit de bonnes choses sur l'hiver et la neige mais il exagère un peu quand il affirme que « la neige dure sept mois à Québec » et que « la rigueur des hivers suspend les travaux pendant cinq ou six mois ». Si cela est vrai pour le travail agricole et s'applique aussi à l'exploitation minière dans les régions les plus septentrionales, il n'en reste pas moins que ce n'est pas une affirmation absolument exacte. L'auteur sait-il qu'il se construit des maisons et des immeubles à longueur d'années à travers le Canada, que la circulation des automobiles n'est pas arrêtée par la neige, que certains secteurs industriels connaissent leur plus grande productivité pendant les mois d'hiver, que la navigation sur le Saint-Laurent se fait maintenant jusqu'à Québec et Trois-Rivières, et bientôt jusqu'à Montréal, en plein hiver? Le vieux refrain de l'hiver qui paralyse tout pouvait bien caractériser l'époque de Maria Chapdelaine, dont l'auteur ne manque d'ailleurs pas de parler (p. 101), mais il est devenu géographiquement plus instructif de montrer par quels moyens justement les Canadiens en sont venus à vaincre l'hiver.

Je signalerai à l'auteur qu'il est faux d'affirmer que les seigneurs ont abandonné le Canada en 1763 (p. 100), qu'il n'est pas vrai d'écrire que « chaque famille ou presque a un fils prêtre » (p. 100) et qu'il est curieux de s'entendre dire que la langue des Canadiens français s'est « enrichie » de quelques mots techniques britanniques (nous considérons plutôt cela ici comme un appauvrissement !). Je suis tout aussi étonné que l'auteur d'apprendre l'existence du néologisme « avionner » dans le sens de « faire de l'aviation ». L'auteur a dû mal transcrire « avironner » qui est, en effet, un néologisme (tout de même porteur de trois siècles d'histoire !) employé ici pour « pagayer » qu'on trouve dans les dictionnaires. Je donne, pour ma part, raison aux Canadiens d'avoir inventé « avironner » puisque l'aviron dont on se sert ici est bien différent de la pagaie, terme dont l'origine est caraïbe.

Comme il serait peu utile de prolonger cette énumération, je m'en tiendrai aux remarques précédentes non sans toutefois demander aux lecteurs de cette revue de méditer ces extraits de la page 111 :

« . . . Un savant ou un écrivain canadien qui veut trouver une audience part pour New-York, ou Londres ; il cherche à l'étranger un éditeur, une université qui assureront une large diffusion à sa pensée. Le Canadien (et surtout le Canadien français) lit peu ; il vient à peine de sortir des bois et de reconnaître la Prairie . . . Les Canadiens ont gardé un esprit provincial. »

Évidemment l'auteur marque quelque retard dans son information. Dois-je lui dire que je connais pas mal d'écrivains européens, et notamment français, qui ont trouvé des éditeurs au Canada, des professeurs aussi qui, semble-t-il, ont trouvé des universités? Il reste, bien entendu, à faire le relevé des professeurs, savants et écrivains canadiens qui cherchent audience à l'étranger.

Nous lisons peu? Peut-être. La lecture du livre de Monsieur Prévot nous fait penser toutefois que nous ne perdons pas grand'chose à ignorer ce que ce professeur de géographie écrit sur le Canada.

Fernand GRENIER

## UN ATLAS DU MONDE DE CONCEPTION NOUVELLE

The EDITORS of *LIFE* and RAND McNALLY. **Life Pictorial Atlas of the World.** Time Incorporated, New-York, 1961, 600 pages, illustrations, index, une carte hors-texte. Prix : \$30.00.

Dans une série déjà grande d'une dizaine de remarquables ouvrages à large diffusion, tel *The World we live in*, le magazine *Life*, avec le concours de Rand McNally, vient de publier un Atlas mondial de cartes et de photos que nous qualifions immédiatement d'unique.

L'ouvrage, un livre de grand format (10 $\frac{1}{4}$ " $\times$ 13 $\frac{3}{4}$ "") comprend 280 cartes et cartons, 110 photos, des centaines de croquis et des centaines de commentaires illustrant des faits géographiques de chaque pays. Ceux-ci sont présentés comme suit : Arctique, Amérique du Nord, Amérique centrale, Amérique du Sud, Atlantique, Europe, Union soviétique, Asie, Afrique, Pacifique, Antarctique. Ce corps de l'Atlas (400 pages) est précédé d'une Introduction générale (50 pages) et il est suivi d'un copieux index de 75,000 toponymes pour lesquels l'on donne le chiffre de population correspondant.

Cet immense ouvrage est à la fois scientifique et populaire. D'un côté, l'on retrouve ici et là l'influence des excellents géographes consultés ; c'est probablement à eux que l'on doit l'un des buts poursuivis à savoir l'établissement de « relationships between the physical world and the man's activities : » l'accent est mis sur la géographie économique. D'un autre côté, ce tableau mondial, destiné au grand public, ne pouvait être une étude ; aussi le texte est-il court (parfois trop car l'essentiel n'est pas toujours dit) ; les illustrations sont nombreuses et artistiques ; l'ensemble reste très descriptif.

Dans ce magnifique tableau, c'est avant tout l'illustration qui compte. Il faut noter ici l'angle souvent très neuf des cartes picturales. En général, les cartes sont de trois types : une première catégorie décrit les conditions de terrain dans une heureuse combinaison des traits de relief et du tapis végétal (ex. l'Afrique, p. 386) ; une deuxième catégorie groupe des cartes dites politiques consacrées aux noms de lieux : la troisième consiste en une série de cartons traitant de faits de géographie économique pour chaque pays. Dans la section générale située au début de l'*Atlas*, nous avons aimé l'originalité de la carte du temps montrant entre autres le fameux tourbillon polaire et celle de la carte sélénologique. Par contre, quelques cartes — celles des fonds des mers en général — ne se lisent pas toujours facilement. Les croquis ont eux aussi leur intérêt ; notons celui consacré à Winnipeg comme centre de trafic et ceux qui décrivent la structure agraire des États américains. Plusieurs photos, grand format, sont vraiment extraordinaires : troupeaux dans l'Arizona (122), le mont Saint-Michel (276), la structure agraire danoise (288-289) et la pêche aux Indes (365). Bref, la quantité des illustrations rend l'*Atlas de Life* très remarquable.

Mais est-ce vraiment un « atlas of the World » ? Comme dans chacun des Atlas mondiaux, fait par une nation pour son propre public, le peuple producteur s'offre la meilleure part. L'*Atlas* de Vidal LaBlache parle d'abondance de la France et le *Mira* russe présente surtout l'U.R.S.S. Dans l'*Atlas de Life*, sur 440 pages de texte, les États-Unis en recueillent 146, soit 33% mais l'Union Soviétique n'a que 11 pages et la Chine continentale quelques-unes seulement, deux cas nettement insuffisants. La part que les États-Unis se sont réservée s'explique sans doute par le fait que les éditeurs veulent avant tout s'attirer le marché des 182 millions d'Américains, ce qui serait déjà une très grande réussite commerciale. Le Canada — il faudrait cesser de parler de Dominion — est le deuxième grand favorisé avec 30 pages qui permettent de présenter chacune des 10 provinces. Cet accent, mis sur l'Amérique du Nord, apparaît d'ailleurs dans la projection « mondiale » de la couverture-enveloppe. L'*Atlas* garde cependant un indice international intéressant car les deux-tiers du livre traite d'autres pays que des États-Unis.

Bref, nous conseillons fortement l'achat de ce beau livre. C'est avec de tels outils que le citoyen apprendra à découvrir la variété et l'unité de la Terre. Dans un monde où l'exploration interplanétaire est engagée, il faut se hâter de connaître au moins l'astre qui nous supporte. C'est magnifiquement que l'*Atlas de Life* peut nous faire réaliser cet objectif.

Louis-Edmond HAMELIN

## LA GÉOGRAPHIE ET LES AFFAIRES

ASSOCIATION OF AMERICAN GEOGRAPHERS. Geographers in Business Committee.  
**The Nontraditional Jobs of Geographers.** March 1960, 61 pages mimeographées.

Depuis la seconde guerre mondiale, un nombre de plus en plus important de géographes aux États-Unis occupent des postes dans d'autres domaines que ceux de l'enseignement et de l'administration fédérale. L'Association des géographes américains créait donc, en 1955, un Comité d'étude des activités des géographes dans le domaine des affaires.

Le Comité prépara pour son enquête un questionnaire, qui fut ensuite distribué à environ 450 géographes. On avait préalablement défini un *géographe* comme étant un membre de l'A.A.G. qui possède ou a commencé à préparer un diplôme universitaire en géographie ; ou qui a été employé parce qu'il possédait une certaine formation géographique. Pour être classé par le Comité dans le *domaine des affaires*, un géographe devait tirer la plus grande partie de son revenu de n'importe quelle activité en dehors de l'enseignement et du fonctionnarisme fédéral.